



Survivances paysannes et pluriactivité dans la montagne portugaise. L'exemple de la "Serra do Caramulo"

Jean-Paul Diry, Christian Mignon, Laurent Rieutort

► To cite this version:

Jean-Paul Diry, Christian Mignon, Laurent Rieutort. Survivances paysannes et pluriactivité dans la montagne portugaise. L'exemple de la "Serra do Caramulo". Méditerranée : revue géographique des pays méditerranéens, 1996, 83 (1-2), pp.97-108. halshs-00922100

HAL Id: halshs-00922100

<https://shs.hal.science/halshs-00922100>

Submitted on 23 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Survivances paysannes et pluriactivité dans la montagne portugaise. L'exemple de la «Serra do Caramulo»

In: Méditerranée, Tome 83, 1-2-1996. Aspects de l'évolution des espaces ruraux et agricoles méditerranéens. pp. 97-108.

Résumé

Quel que soit le critère considéré, les campagnes de la Serra de Caramulo apparaissent comme figées dans un archaïsme presque total et on peut se demander comment un tel système fonctionne encore dans une Europe où s'exerce une forte concurrence interrégionale. La clé de la réponse tient avant tout aux multiples formes de pluriactivité et aux migrations plus ou moins lointaines des hommes. Le travail exogène d'un ou plusieurs membres de la famille apporte un minimum de ressources en numéraire.

Abstract

From whatever angle of approach, the rural areas of Serra do Caramulo (Portugal) appear to be frozen in a time warp. It is a wonder how such a system can still continue to operate in a European Community where interregional competition is growing stronger. The key seems to be in diverse forms of multiple occupation activity and in the fairly long-distance migration patterns of men. One or several members of a family working outside ensures a minimum of resources and cashflow.

Citer ce document / Cite this document :

Diry Jean-Paul, Mignon Christian, Rieutort Laurent. Survivances paysannes et pluriactivité dans la montagne portugaise. L'exemple de la «Serra do Caramulo». In: Méditerranée, Tome 83, 1-2-1996. Aspects de l'évolution des espaces ruraux et agricoles méditerranéens. pp. 97-108.

doi : 10.3406/medit.1996.1880

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medit_0025-8296_1996_num_83_1_1880

Survivances paysannes et pluriactivité dans la montagne portugaise. L'exemple de la «Serra do Caramulo» ⁽¹⁾

Jean-Paul DIRY*
Christian MIGNON*
Laurent RIEUTORT*

Résumé - Quel que soit le critère considéré, les campagnes de la Serra de Caramulo apparaissent comme figées dans un archaïsme presque total et on peut se demander comment un tel système fonctionne encore dans une Europe où s'exerce une forte concurrence interrégionale. La clé de la réponse tient avant tout aux multiples formes de pluriactivité et aux migrations plus ou moins lointaines des hommes. Le travail exogène d'un ou plusieurs membres de la famille apporte un minimum de ressources en numéraire.

Abstract - From whatever angle of approach, the rural areas of Serra do Caramulo (Portugal) appear to be frozen in a time warp. It is a wonder how such a system can still continue to operate in a European Community where interregional competition is growing stronger. The key seems to be in diverse forms of multiple occupation activity and in the fairly long-distance migration patterns of men. One or several members of a family working outside ensures a minimum of resources and cash flow.

A l'arrière de la plaine littorale de Beira entre Coïmbra et Aveiro, la Serra de Caramulo constitue l'une des pièces de l'arc montagneux le plus occidental du centre Portugal. Entre Douro et Mondego, la bordure fracturée du socle ibérique plonge vers l'Atlantique à l'ouest et se soulève en direction de l'est au-dessus des plateaux ou des dépressions intérieures de Haute-Beira : ainsi se relaient du nord au sud, les petits massifs de Montemuro-Leomil, d'Arada, puis de Caramulo. Ce dernier est en fait une montagne modeste en dimension comme en élévation : son altitude frôle à peine les 1100 m et on compte une vingtaine de km d'ouest en est, une cinquantaine du sud au nord entre Mondego et Vouga. Cette *serra* a pourtant fière allure et s'individualise nettement entre la plate-forme littorale d'Aveiro et, à l'intérieur, le bassin du Dão, vaste plan incliné dominé au sud-est par la Cordillère centrale (Serra d'Estrela). En dépit d'altitudes modestes, il s'agit d'une vraie montagne. C'est là l'effet de fortes dénivellations tant du côté littoral - le point culminant

n'est qu'à 40 km de la côte - que, plus encore, sur la façade intérieure où le Caramulo plonge brutalement de quelque 700 m d'un seul jet vers le fossé du Dão. Les hautes terres s'affirment aussi par une altération sensible du climat. Face aux vagues nuageuses de l'Océan, le massif surexcite les précipitations qui dépassent les 2 m vers les sommets. Bien que tempéré par le voisinage maritime, le froid apparaît et les surfaces d'altitude ont des allures de haute Margeride : chaos de granit, landes et forêts... L'étagement est donc sensible sur de courtes distances : l'oranger se maintient jusque vers 400 à 500 m, l'olivier et la vigne jusqu'à 700-800 m, altitude qui marque la coupure entre un niveau inférieur encore méditerranéen et un étage d'altitude à l'aspect typique de montagne atlantique.

Malgré une réelle diversité des paysages sur laquelle nous reviendrons, étudier un espace si réduit n'aurait qu'un intérêt monographique, voire anecdotique si le massif de Caramulo ne prenait valeur d'exemple en affichant une double caractéristique.

* CERAMAC (Centre d'Etudes et de Recherches Appliquées au Massif Central, à la moyenne montagne et aux espaces ruraux fragiles), Département de Géographie, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand.

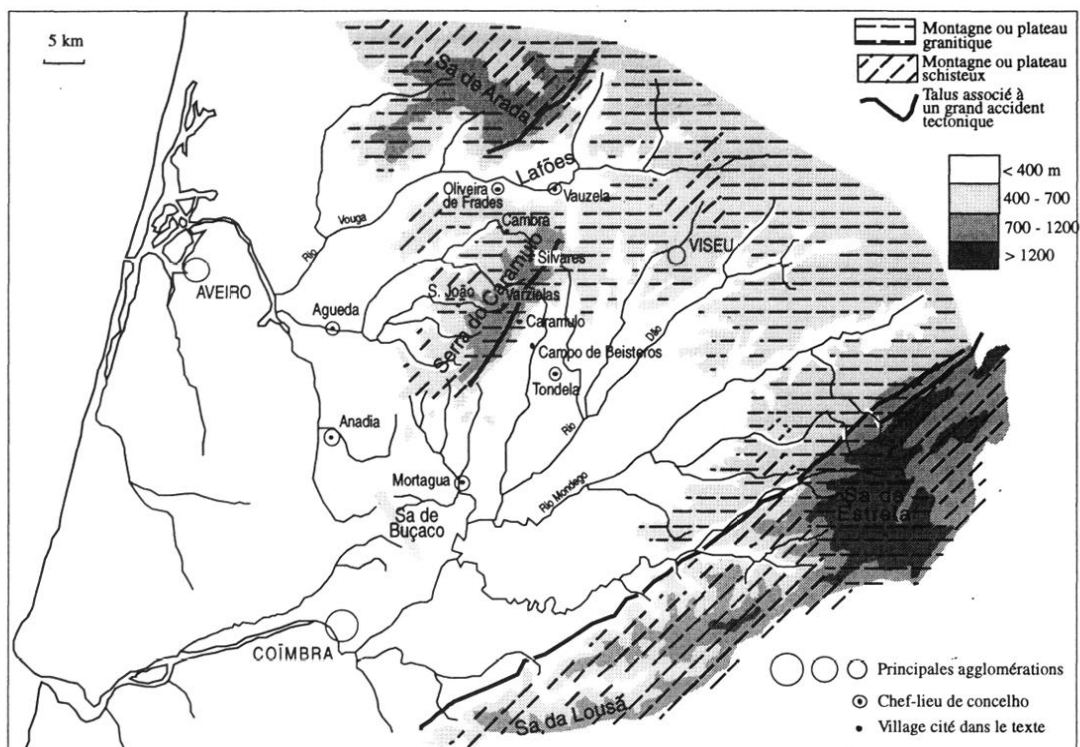


FIG. 1 - LA SERRA DO CARAMULO, CROQUIS DE LOCALISATION

• Celle, d'abord, d'apparaître comme un territoire suffisamment représentatif de la moyenne montagne portugaise. On rappellera d'abord une commune appartenant à une même tradition paysanne de très petite polyculture atlantique qui, depuis la Galice et le Minho, se prolonge à quelques nuances près jusqu'en Beira. D'autre part, les tendances des dernières décennies sont partout clairement régressives : pauvreté traditionnelle et forte pression humaine - moins supportable avec l'ouverture - aboutissent pour finir à un net recul démographique au profit des zones basses, et surtout des littoraux.

Dans cette perspective, le cas de la Serra de Caramulo est probablement assimilable à celui des montagnes du nord-ouest ibérique. Ces dernières, à leur tour, renvoient à d'autres moyennes montagnes plus méridionales, qui sous d'autres cieux, ont connu des évolutions récentes très brutales : des *sierras* paysannes d'Andalousie à la Haute-Provence inégalement renouvelée, les possibilités de comparaison ne manquent pas.

• Celle, enfin, de présenter une forte personnalité maintenue, comme si l'aspect des campagnes d'autrefois était resté intact dans une sorte de con-

servatoire d'archaïsmes difficile à admettre à quelques kilomètres des villes de la côte. Un exemple en apparence aussi extrême suscite l'intérêt : comment comprendre cet apparent immobilisme dans le contexte d'un Portugal désormais européen ? Retard réel anormalement prolongé, ou bien façade trompeuse dissimulant une adaptation discrète aux exigences de la vie moderne ? Dans tous les cas, il reste à déceler les ressorts d'un comportement quelque peu énigmatique et à s'interroger au-delà sur les possibilités de préservation durable d'une telle situation.



PHOTO 1 - En remontant la vallée d'Agueda sur le versant occidental schisteux, village de la paroisse de Castanheira do Vouga. Îlot de polyculture paysanne, noyé dans un manteau d'eucalyptus (cliché : L. RIEUTORT, 1995).

1 - MONTAGNE D'AUTREFOIS, TOUJOURS VIVANTE

Le premier contact avec la Serra de Caramulo fait naître une forte impression d'archaïsme. Tout y semble hérité, hors d'âge, comme dans une sorte de réduit oublié en cette fin de XX^e siècle, où se seraient conservés quasi intacts les caractères de l'antique culture paysanne de l'Ibérie atlantique mâtinée de quelques traits méridionaux. Les paysages d'une agriculture de versant, besogneuse comme autrefois, paraissent immobiles et peu éloignés des minutieuses descriptions qu'en avait fait O. RIBEIRO lors du Congrès international de géographie de Lisbonne en 1949 ; à peine, si l'on remarque ici ou là, quelques signes discrets de transformation...

1.1. Paysages du passé...

En réalité, ces paysages vivent, « fonctionnent » comme par le passé, animés par les mêmes besoins et les mêmes pratiques qui les ont façonnés.

Le parcellaire agricole, divisé à l'extrême, juxtapose de minuscules lopins à l'échelle de quelques ares, souvent enclos de murs de pierres, parfois aménagés en solides terrasses lorsque la pente devient forte. Sur les champs, quelquefois limités par les petits canaux d'irrigation, le complot demeure la règle. Tout se mêle, accumulé sur un espace étroit : maïs partout, enchevêtré de légumes près des villages - haricots, choux, citrouilles... - ou planté au-dessus de quelques autres céréales ou de fourrages en vert ; le tout est souvent bordé de guirlandes de treilles portées par de hauts piquets de granit ou de bois. La vigne en plantation homogène n'apparaît guère, si ce n'est vers le bas à l'approche de l'avant-pays (Dão). L'espace cultivé est lui-même contraint à d'étroits périmètres par le relief ou la maigreur des sols : petites combes de vallons sur quelques gradins qui rompent la raideur des ver-



PHOTO 2 - Montagne granitique de l'est : finage du village de Cadraço au-dessus de la station de Caramulo. Champs de maïs en terrasses et prairies laissent la place aux vastes landes à genêts des sommets (cliché : J.P. DIRY, 1995).



PHOTO 3 - Labour à l'araire sur un replat dominé par les tors de granit, non loin du hameau de Jueus (cliché : J.P. DIRY, 1995).

sants, alvéoles plus amples qui se dilatent davantage au niveau des surfaces plus calmes des sommets. Mais le territoire agricole reste toujours fractionné en archipel au cœur de vastes étendues incultes, bois ou lande maigre, champs immenses de roches ruini-formes aux ruptures de pentes. La S.A.U. finalement ne couvre qu'une part très réduite de l'ensemble (15 % à l'ouest, de 5 à 10 % seulement à l'est) et la terre labourable est encore plus chichement comptée (5 % en moyenne, rarement plus de 10%). Ainsi de la parcelle au terroir, tout apparaît menu, mêlé, et renforce l'idée de morcellement généralisé.

L'habitat ajoute encore à cette impression. Fractionné en «villages» nombreux mais de taille souvent réduite, il se règle sur l'émiettement des terroirs cultivables. Avec ses maisons de granit, austères et minuscules, pauvres et rudes, où le remplacement du chaume par la tuile apparaît comme l'une des rares concessions à la modernité, le bâti révèle aussi les traits d'une société de petites gens toujours attachés aux cadres incommodés d'une vie traditionnelle ; dépourvues d'eau courante, ces constructions bénéficient cependant de l'électricité, installée il est vrai, depuis à peine plus d'une décennie. Aux côtés du corps de logis et des dépendances qui abritent quelques outils et de rares têtes de bétail se remarquent les attributs classiques de cette agriculture atlantique : l'aire à battre empierrée et toujours, isolés ou en groupes, les greniers à maïs («*espigueiros*») perchés sur leurs pilotis de granit, en tous points semblables aux «*horreos*» de Galice.

Si la trame d'ensemble est partout comparable, des différences s'imposent cependant, qui permettent de distinguer plusieurs milieux. L'étagement surtout sensible sur la retombée brutale du versant oriental conduit ainsi rapidement des bas-versants, où la profusion enchevêtrée des orangers, des oliviers et de la vigne apporte une note d'opulence aux paysages sévères de champs nus, de landes de genêts ou d'ajoncs et de pinèdes qui s'étendent sur les hautes surfaces. De même, relief, géologie et histoire introduisent de vigoureux contrastes entre les paysages forestiers des «serres» schisteuses de l'ouest, noyées dans un manteau d'eucalyptus à peine interrompu par d'étroits îlots de cultures accrochés à la pente, et le visage beaucoup plus agricole des hautes terres granitiques de l'ouest (BIROT, 1949).

1.2. Agriculture Immobile...

Le paysage ne fait que révéler les cadres et les pratiques d'une agriculture figée à l'âge de la tradition. Microfundisme et petite polyculture vivrière s'associent, comme par le passé, à la recherche d'un fragile équilibre de pauvreté.

La pulvérisation foncière marque profondément cette société montagnarde qui, par là, se rattache indiscutablement aux régions de très petite pay-

sannerie du nord Portugal et en général du nord-ouest ibérique. Le recensement agricole de 1989 permet d'approcher une situation étonnante : la taille moyenne des exploitations atteint à peine 5 hectares, soit moins de 3 ha sur le versant oriental et environ 8 ha dans les pays schisteux de l'ouest, largement recouverts de forêts. En fait, si l'on exclut les terres vaines, rochers, bois ou landes aujourd'hui peu utilisés, la dimension moyenne se réduit bien davantage et donne la mesure d'un authentique microfundisme avec 2 à 2,5 hectares de S.A.U. par exploitation, à l'est comme à l'ouest, dont la moitié seulement est composée de terres labourables (1 à 1,5 ha).

TABL. 1 - SUPERFICIE MOYENNE DES EXPLOITATIONS (EN HECTARES)

<i>Freguesias</i>	Superficie totale	Superficie utilisée	Superficie labourable
SILVARES*	3,2	2,7	1,1
GUARDAO*	3,4	2,3	1,1
S. JOAO DO MONTE**	5,8	2,6	1,7
CAMPIA**	5,6	2,0	1,7
CASTANHEIRA***	8,0	1,4	1,2
MACIEIRA***	8,2	2,3	1,8

* Versant oriental, ** Montagne intérieure, *** Versant schisteux occidental. Source : R.G.A. 1989

Plus surprenante encore est l'homogénéité presque parfaite de cette société uniformément menue. Le grand domaine n'apparaît nulle part, même à titre exceptionnel, et l'exploitation seulement moyenne demeure une curiosité rarissime (2 cas seulement de fermes entre 20 et 30 ha de S.A.U. sur un ensemble de 6 *freguesias*). En définitive, l'énorme majorité des exploitations dispose également d'une superficie qui se tient entre 1 et 3 ha : 90 % d'entre elles ont moins de 5 ha et mobilisent les trois quarts au moins de l'espace utile.

Le maintien d'une polyculture vivrière vient confirmer l'image d'une agriculture figée, ignorante pour l'essentiel du marché et vouée très largement à la subsistance familiale. L'espace se répartit partout en deux parts grossièrement équivalentes dont l'une est réservée à la nourriture des hommes et l'autre aux animaux.

TABL. 2 - RÉPARTITION DES EXPLOITATIONS SELON LA TAILLE (EN % DU NOMBRE ET DE LA SURFACE OCCUPÉE)

<i>Freguesias</i>	< 2 ha		2 à 5 ha		5 à 10 ha		10 à 20 ha		> 20 ha	
	Nb	S.A.U.	Nb	S.A.U.	Nb	S.A.U.	Nb	S.A.U.	Nb	S.A.U.
SILVARES *	51	21,5	35,5	42,5	11	27,5	2,5	8,5	-	-
GUARDAO *	70	24	18	25	8,5	23,5	1	6,5	2	21
S. JOAO DO MONTE **	49,5	20	39,5	47	9	22,5	2	10	-	-
CAMPIA **	58	33,5	35	51	2,5	9	1	6,5	-	-
CASTANHEIRA ***	77	55,5	23	44,5	-	-	-	-	-	-
MACIEIRA ***	56	20	42	55	-	-	2	25	-	-
PRESTIMO ***	81,5	62	18	33,5	-	-	0,5	4,5	-	-

* Versant oriental, ** Montagne intérieure, *** Versant schisteux occidental. Source : R.G.A. 1989

TABL. 3 - UTILISATION DES TERRES LABOURABLES (EN %)

<i>Freguesias</i>	Céréales	Pommes de terre	Légumes, vigne, fruits	Cultures fourragères	Surface récoltée / Surface labourée
SILVARES *	39	6	14	41	248
GUARDAO *	35	17	7	41	210
CASTANHEIRA **	28	6	11	55	186
MACIEIRA **	24	2	14	60	203
PRESTIMO **	30	8	4	58	208

* Versant oriental, ** Versant schisteux occidental. Source : R.G.A. 1989

TABL. 4 - LE CHEPTTEL (EN NOMBRE)

<i>Freguesias</i>	Exploitation	Bovins adultes	Ovins	Caprins	U.G.B. par exploitation
SILVARES *	45	60	25	204	2,4
GUARDAO *	101	147	109	327	2,4
CASTANHEIRA **	143	245	392	112	2,6
MACIEIRA **	32	102	57	39	4,0
PRESTIMO **	161	126	375	62	1,5

* Versant oriental, ** Versant schisteux occidental. Source : R.G.A. 1989

Les cultures nourricières mobilisent encore la moitié des surfaces et les céréales (maïs, blé ou seigle) en occupent la meilleure place, suivies par les pommes de terre ; les légumes s'y ajoutent, disséminés, notamment les haricots et les choux. La vigne enfin, quelques arbres fruitiers complètent un éventail largement ouvert.

L'élevage et les cultures fourragères occupent le reste de l'exploitation même si les troupeaux demeurent évidemment minuscules : 2 à 3 vaches par famille dans le meilleur des cas auxquelles se mêle un nombre égal de chèvres ou parfois de brebis. Globalement, les bovins représentent l'essentiel : vaches à tout faire utilisées pour le travail et fournissant un peu de lait, mais surtout productrices de veaux qui, en général, constituent l'unique production destinée à la vente. On le voit, le système est presque intégralement consacré à l'auto-consommation et les produits fermiers ne sont que rarement destinés au marché.

En réalité, l'exiguïté des exploitations impose une certaine intensivité que l'on mesure aussi bien par un chargement en bétail élevé -de l'ordre de 1,5 à 2 U.G.B./ha-, que, surtout, par la pratique du complant qui permet de récolter une superficie deux fois supérieure à celle de l'espace labourable. Toutefois, rapportés à des tenures aussi menues et à un volume de production fort modeste, ces efforts ne réduisent guère la pauvreté finale des ressources agricoles dont disposent les familles.

1.3. Un système montagnard paralysé

Le retard actuel -émiettement social maintenu, permanence d'une économie vivrière- répond à des origines probablement fort lointaines. Ces dernières semblent liées à des données assez courantes dans les montagnes méridionales de l'Europe et que l'on peut résumer à deux termes fondamentaux.

L'accumulation humaine, sur place, aboutit à une pression démographique trop élevée pour un territoire utile chichement limité. La pulvérisation foncière en résulte directement. Malgré plusieurs décennies d'émigration, parfois lointaine, c'est là un phénomène toujours évident aujourd'hui. En vérité, les densités moyennes sont trompeuses dans la mesure où elles se calculent à partir d'un espace dont la plus large part est inutilisée. Mais avec 40 à 50 h/km² au cœur de la montagne et 25 à 30 sur les retombées au relief contraignant, les données brutes de 1991 sont élevées en regard des maigres aptitudes du milieu. Rapportée à la surface agricole utile, la population apparaît, par contre, excessivement dense : 150 à 300 h/km², soit, le plus souvent, de 2 à 3 personnes par hectare utile. On mesure mieux ainsi l'énorme surcharge humaine que supporte, au moins en apparence, cette montagne.

L'isolement permet de comprendre, pour l'essentiel, cette densification peu commune sur un espace restreint, longtemps coupée de l'extérieur. En fait, en dépit de ses dimensions réduites, le Caramulo semble avoir toujours fonctionné comme un isolat, comme une terre d'accueil, dernier refuge de minorités bannies, exclues des sociétés ouvertes du bas pays. Juifs, Morisques ont trouvé là -comme en d'autres bastions montagneux d'Espagne- un havre de paix, à l'écart des chicanes de l'administration. La toponymie (par exemple le village de Jueus) ou les particularités culturelles préservées témoignent de cette tradition de montagne-refuge. Faute d'accès, cette «marginalité» subsiste pour bien des communautés jusqu'aux toutes dernières décennies. Pendant longtemps, une seule route traverse la montagne d'ouest en est, reliant Agueda et la plaine littorale à Tondela dans le bassin du Dão. Il faut, par exemple, attendre les années 1980 pour qu'une route goudronnée desserve les villages du flanc oriental comme Silvares, Carvalhal da Mulher

ou Caselho et, au-delà, la piste, déjà ravinée par les pluies qui rejoint vers le sud Jueus et Malliapão, n'est ouverte qu'en 1990 ! De même, l'installation tardive de l'électricité (1970-1980) contribuera à maintenir l'isolement et des conditions de vie archaïques.

Le système agricole apparaît bloqué, paralysé à la fois par les contraintes de la nature montagnarde, et par le lourd handicap de l'émiettement social. Double pauvreté, difficilement surmontable, qui interdit d'envisager une réelle modernisation. Le morcellement foncier paraît bien irrémédiable. Le marché de la terre est figé et les rares lopins offerts à la vente atteignent des prix inaccessibles à la plupart. Dans ces campagnes encore bien «tenuës», le microfundisme semble solide et la possibilité de voir se constituer des exploitations agrandies, de dimension moyenne, totalement illusoire. En outre, le maintien de cette petite agriculture vivrière est évidemment un obstacle à la mise en place de filières agro-alimentaires modernes, à l'affirmation de véritables industries d'amont ou d'aval et donc souvent à la diffusion de l'innovation. La rareté des bons sols et surtout d'espaces plans continus condamne plus radicalement encore l'espoir d'une mécanisation minimale des pratiques culturelles. L'usage de matériel moderne supposerait une refonte parcellaire qu'on ne peut raisonnablement envisager. Les tracteurs sont aujourd'hui très rares et d'ailleurs plus instruments de prestige, acquis au prix de quelques migrations, que véritables outils de travail ⁽²⁾. On ne peut donc guère espérer de progrès significatif de la productivité et l'agriculture est probablement destinée à rester une activité essentiellement manuelle. L'archaïsme des techniques actuelles peut étonner de prime abord, mais il s'avère la seule forme de travail adaptée au morcellement agraire, à la pauvreté des agriculteurs et aux contraintes étroites d'une culture de versants. L'araire tirée par une paire de vaches est seule à même de labourer entre les chicots de granit qui

encombrent les champs, et le chariot d'un autre âge grince toujours dans les ruelles étroites des villages...

La vie au quotidien ne paraît pas avoir beaucoup changé depuis des générations. Pourtant, ici et là, des signes de transformation se dessinent, mais demeurent finalement fort discrets. L'observateur remarquera surtout les modifications de l'habitat avec l'abandon des vieilles maisons de pierre, parfois au cœur des villages, et *a contrario*, l'ouverture de constructions récentes à la périphérie, quelquefois nombreuses et de qualité comme à Silvares, plus souvent isolées et quelque peu anachroniques. L'espace agricole révèle aussi des symptômes de déprise, sur les versants raides notamment : murettes en ruine et terrasses embroussaillées, peu nombreuses au demeurant.

En réalité, le changement est à la fois beaucoup plus profond qu'il n'y paraît aujourd'hui, et bien antérieur aux signes timides de la déprise récente. Il correspond à la **grande rupture des années 1940-1950** où l'«équilibre» de la vie paysanne traditionnelle s'effondre avec le désamortissement des *baldios*, la privatisation des vastes terres collectives soustraites pour l'essentiel aux usages locaux (DA SILVA PEREIRA, 1988 ; DEVY-VARETA, 1988). Il s'ensuit le boisement massif et spéculatif de la moitié du territoire montagnard, pinèdes sur les granits de l'est, manteau continu d'eucalyptus sur les serres schisteuses de l'ouest. L'agriculture paysanne est réduite à l'exploitation d'un reliquat de terres arables, -les meilleures heureusement-, tandis qu'en abandonnant l'utilisation des landes pastorales, elle se prive d'une voie plus extensive. Elle subsiste malgré tout, inchangée en apparence, dans le cadre de la petite tenure d'autosubsistance dont l'immobilisme a été probablement renforcé par la politique salazariste et le régime corporatiste. C'est là aujourd'hui, une sorte de paradoxe que ne permettent pas de résoudre les rares témoignages de modernité, comme l'apparition -presque incongrue- de quelques bâtiments d'élevage hors-sol...

2 - MONTAGNE D'AUJOURD'HUI : ADAPTATION OU DÉSTRUCTURATION ?

De fait, pour comprendre cette relative et apparente stabilité des campagnes du Caramulo, deux explications peuvent être avancées. Celle, d'une part, d'une rénovation de la petite agriculture paysanne s'engageant dans la voie de l'intensification et de l'élevage hors-sol ; celle, d'autre part, du recours à des formes modernes de pluriactivité et de migrations permettant aux ruraux de rester au pays...

2.1. Une rénovation agricole discrète

Le massif du Caramulo et ses bordures immédiates constituent l'un des grands secteurs avicoles

du Portugal, probablement le principal. L'élevage moderne des volailles est dû, dans les années cinquante, aux initiatives d'un Italien marié à une Portugaise. Un incubateur est installé à Campo de Besteiros et, peu à peu, l'affaire prend de l'importance. Parallèlement, les propriétaires du sanatorium de Caramulo s'intéressent à une branche économique prometteuse. Dès 1959, un premier poulailler de poules pondeuses est bâti et en 1961 est fondée une société (GAPOL) qui réunit divers actionnaires portugais. La filière «chair» se développe elle aussi. Elle résulte de multiples initiatives : les unes dérivent des éleveurs des poules pondeuses, les autres sont autonomes.

L'aviculture du Caramulo n'a pas échappé aux multiples transformations qui ont peu ou prou touché l'ensemble des pays européens. Elle s'inscrit désormais dans un processus technique bien maîtrisé avec un «amont» et un «aval» dominés par de grands groupes nationaux ou internationaux, les différents maillons étant unis par des liens plus ou moins contraignants, du simple accord technologique à une prise de participation ou à l'intégration totale. La dimension internationale des marchés s'affirme surtout à travers la sélection et la fourniture de matières premières destinées à l'aliment (soja des Amériques, maïs français, PREMIX des grands groupes chimiques américains).

Il convient cependant de souligner les oppositions entre les filières «œufs de consommation» et «chair». La production des œufs échappe désormais totalement au monde agricole. Certes, dans un premier temps, des paysans ont pu être tentés par une spéculation intéressante. Mais les mutations technologiques -beaucoup plus rapides que dans les ateliers de poulets de chair-, nécessitant des capitaux de plus en plus importants, et la réduction des marges à l'unité, ont conduit à leur élimination progressive. Aujourd'hui, la filière œuf de consommation est centrée sur deux entreprises (accoupage et fabrication d'environ 60 000 tonnes d'aliments) dont les actionnaires possèdent en propriété directe des poulaillers de ponte. On ne compte guère qu'une douzaine de producteurs, les plus importants réunissant chacun près d'une centaine de milliers de têtes. Bref, des exploitations de type industriel.

La filière «poulet de chair» présente un tout autre aspect. Une demi-dizaine d'abattoirs privés ou coopératifs (certains datant des années soixante en particulier à Viseu et à Vouzela) intègrent de multiples poulaillers, de dimensions variables mais appartenant pour l'essentiel à des agriculteurs. L'évolution technique explique les différences par rapport à la filière œuf de consommation. Pour débiter, il a fallu consentir un investissement minime afin d'édifier un modeste poulailler de brique, couvert en bois, les consommations intermédiaires -donc la trésorerie- étant alors la charge de l'intégrateur. En outre, le petit pécule amassé lors d'une émigration vers la France ou l'Allemagne a pu faciliter le financement des constructions. Peu à peu, les profits non négligeables -dans un marché longtemps protégé- ont permis d'étendre l'atelier, de mécaniser la distribution d'aliments. Une sélection s'est opérée entre une minorité entreprenante dotée maintenant d'ateliers de taille non négligeable -10 000 à 20 000 têtes parfois plus, les plus importants étant souvent détenus par des non-agriculteurs- et ceux qui, refusant tout risque, en sont restés au stade initial et sont donc condamnés à une disparition plus ou moins rapide.

Aujourd'hui, l'aviculture ne peut donc constituer une planche de salut pour la micro

paysannerie de la région. Si, dans une première période -jusqu'au milieu des années soixante- les investissements du maillon «production» ont été réduits, il n'en est plus de même actuellement et on voit mal comment les microfundistes réussiraient à mobiliser les capitaux indispensables. Il s'agit donc d'une activité à part, une sorte de corps étranger, entretenant des liens extrêmement ténus avec l'agriculture traditionnelle.

Même dans la phase de démarrage, certains territoires n'ont pas été touchés par la diffusion de cette innovation. C'est le cas de la plupart des hameaux d'altitude à l'exception de l'enclave d'Arca-Varzielas (80 000 poulets au recensement de 1989) où l'impulsion semble provenir des abatteurs d'Oliveira de Frades. Partout ailleurs, plus que le climat, l'absence de routes goudronnées et une desserte électrique inexistante jusqu'au début des années 1980 ont interdit l'implantation d'une activité réclamant un approvisionnement constant et une ouverture totale sur le marché. Aujourd'hui encore, l'adduction d'eau est inconnue ce qui empêche de fait tout processus de développement. Même dans les secteurs où l'aviculture est solidement implantée (vallée du Dão et bas-pays de Besteiros, vallée du Vouga et région de Lafões), il n'est pas certain que l'expansion se poursuivra. Certes, le marché portugais offre des caractéristiques originales et en particulier une vente de poulets vivants encore fort active. Néanmoins, dans le cadre de l'Union Européenne, les régions avicoles portugaises doivent se mesurer avec de redoutables concurrents français, néerlandais ou belges.

L'aviculture constitue pourtant depuis trois décennies, la seule innovation d'envergure. Il est en effet inutile de chercher les spéculations que l'on s'attend à rencontrer dans une moyenne montagne européenne : ni le lait, ni l'élevage pour la viande n'ont connu un développement débouchant sur l'organisation de bassins de production bien structurés. Au mieux, ici et là, quelques esquisses très limitées.

2.2. Migrations et pluriactivité «exogènes»

Pourtant, parmi les actifs résidents, les agriculteurs sont encore fréquemment majoritaires. Au cœur de la montagne, à Silvares comme à Mosteirinho ou à S. João do Monte, deux tiers des personnes recensées se déclarent «agriculteurs». Beaucoup se contentent de peu et vivent chichement de la vente de quelques moutons, d'un veau ou deux ou des produits de l'élevage des chèvres. Cependant, là comme ailleurs, les ménages sont entrés dans une économie de consommation qui demande de plus en plus de revenus. En fait, la société rurale est nettement moins agricole qu'une analyse sommaire le laisserait penser. Il faut tout d'abord relever qu'au moins la moitié et souvent davantage des chefs

d'exploitation sont des femmes. Le contraste est frappant entre des hommes âgés, en retraite ou proche de la retraite et qui continuent vaille que vaille à travailler la terre et des femmes, beaucoup plus jeunes, qui «tiennent» des exploitations tout aussi réduites en superficie.

C'est que les hommes jeunes ou en pleine activité sont ailleurs et occupent un emploi en des lieux plus ou moins éloignés de la montagne. Quelques-uns vivent à l'étranger, en Allemagne, en Hollande ou en France. Ils ont souvent investi au pays et bâti un pavillon aux abords des villages. Cependant, ces mouvements vers l'étranger tendent à se réduire en raison de la crise économique qui frappe les grands pays industriels du nord. D'autres travaillent dans les agglomérations ou les centres industriels portugais -en particulier à Lisbonne et dans sa région- et dans le meilleur des cas ne rentrent que le week-end. Enfin, certains ont été embauchés dans les bourgs ou petites villes qui ceignent la montagne et chaque soir retrouvent leur foyer. Il en résulte que, parmi les habitants des villages, la part des ouvriers, tombe rarement en-dessous de 20 %. Elle dépasse même le quart de la population active dans les localités les plus proches des bassins ou des plaines périphériques, tandis que la structure sociale se diversifie. Les employés sont alors aussi nombreux que les ouvriers (ainsi à Guardão). Ce sont les hommes qui effectuent majoritairement ces déplacements pendulaires, confiant à leurs épouses le soin d'entretenir la micro-exploitation. Cependant, les femmes aussi participent parfois à ces mouvements en particulier comme salariées agricoles dans les régions périphériques.

Une enquête effectuée auprès de l'institutrice de Caselho (paroisse de Guardão) illustre cette grande turbulence de la population. Les parents de six enfants de l'école exploitent tous un bien minuscule pourvu au mieux de deux ou trois vaches, un ou deux moutons, au pire de seulement quelques chèvres. L'un des pères tient le café du village. Trois autres sont maçons et occupés sur des chantiers plus ou moins éloignés. Les deux derniers continuent à exploiter la résine des forêts de pins. La plupart des frères et sœurs des enfants sont déjà partis. Un seul est en Allemagne ; quelques uns sont installés à Lisbonne ; beaucoup travaillent dans la construction ou comme ouvriers dans les localités industrielles proches de la Serra do Caramulo et fréquentent plus ou moins assidûment la maison familiale.

Dès lors, ces villages de femmes, d'enfants et de vieillards de prime abord si étonnants, n'ont rien de surprenant. Le ressort n'en est plus l'agriculture mais le transfert financier résultant des salaires gagnés à l'extérieur. Contrairement aux apparences, la campagne, loin de vivre en autarcie, repliée sur elle-même, est en liaison étroite avec un monde périphérique parfois lointain, qui assure sa permanence. L'agriculture, archaïque et figée, est

paradoxalement la fille d'une certaine modernité. Les structures agraires se seraient depuis longtemps effondrées sans ces apports financiers réguliers, suffisants pour permettre leur pérennité mais trop limités pour engager une mutation agraire révolutionnaire.

On répondra que ces migrations temporaires, signe d'une véritable surpopulation agricole, ne sont pas nouvelles et qu'elles ont fréquemment précédé un exode rural définitif. Or, apparemment, rien de tel ici. C'est que l'attachement à la terre, à la maison familiale, d'une société qui ne parvient pas à rompre avec son passé paysan, demeure une réalité. D'après J.-P. CARRIERE (1989) à l'échelle du Portugal, «plus de 50 % des émigrants légaux ont conservé et exploité par l'intermédiaire de leur famille, leurs terres» et l'auteur qualifie ce système original de «troisième agriculture». Le bien foncier est non seulement un patrimoine mais aussi une sécurité en cas de coup dur. Ajoutons aussi, pour mieux comprendre le système, la multiplication des emplois dans les bourgades et villes au contact de la montagne, comme à Viseu ou plus encore à Agueda qui compterait environ 14 000 emplois (CAETANO, 1995). Ce développement «endogène» ou «spontané», qui touche la plupart des chefs-lieux du *concelho* du bas-pays, aboutit à la création de nouveaux «districts industriels» qui réclament une main-d'œuvre abondante et faiblement qualifiée. L'exploitation agricole constitue une sorte de soupape de sécurité et chacun y trouve son compte : l'employeur qui verse les salaires les plus bas possible et l'ouvrier qui se nourrit avec les produits de l'exploitation, ne paie pas de loyer et peut même se replier à la campagne en cas de récession.

Une telle situation peut-elle se maintenir longtemps ? Autrement dit, chaque *microfundium* est-il assuré d'une succession ? Dans le cas contraire, ne peut-on imaginer une séparation de plus en plus nette entre ouvriers et paysans avec, à la longue, la constitution d'exploitations moyennes ?

L'exemple de S. João do Monte permet d'affiner la réponse. Dans cette vaste paroisse où subsiste une petite économie laitière, l'enquête parmi les 17 élèves de la classe primaire confirme l'impossible spécialisation agricole. En réalité, la quasi totalité des parents diversifie ses sources de revenus et travaille dans la montagne (bûcheronnage, extraction du schiste, maçonnerie) ou dans le bas-pays (usines d'Agueda ou de Campia). De ce fait, on ne compte qu'une seule famille d'exploitant agricole à temps plein... détenant trois vaches ! Les autres foyers se partagent en deux groupes égaux : soit les deux parents sont désormais salariés, soit seul le mari est embauché au-dehors tandis que l'épouse gère quotidiennement la ferme. Mais dans tous les cas, on veille jalousement sur le petit bien familial et aucune parcelle de terre n'est proposée à la vente ou à la location. De leur côté, les statistiques indiquent un mouvement de concentration agraire si lent qu'à l'échelle d'une génération ses effets économiques et sociaux sont quasiment

négligeables. Les parcelles libérées ne sont pas toujours reprises et ici et là quelques friches, encore discrètes, apparaissent. En fait, si un effondrement brutal du système semble exclu, la principale menace réside dans des migrations de plus en plus lointaines à l'échelle du Portugal, empêchant des retours quotidiens ou même de fins de semaine et donc aboutissant à un détachement progressif du «pays». L'internationalisation de l'économie portugaise se traduira nécessairement par des brassages constants de population et les nouveaux districts industriels ne puiseront plus obligatoirement l'essentiel de leur main-d'œuvre dans les campagnes proches. A Silvares, on souffre déjà de ces migrations «déracinantes» et les tendances démographiques sont sombres : sur la décennie 1981-1991, le village a perdu un tiers de ses habitants et compte désormais moins de 100 personnes avec une forte proportion de personnes âgées ; l'école ne rassemble plus que six élèves dont les parents travaillent à l'extérieur, par exemple dans la construction. Mais en réalité, quatre enfants sont confiés à la garde de leurs grands-parents et vivent à Silvares uniquement pour achever leurs études primaires. L'un des pères a émigré en Angleterre et son épouse tient un café à Viseu. Un autre couple est employé dans la restauration à Lisbonne. Les deux

derniers sont salariés à Caramulo et S. Pedro do Sul mais reviennent plus fréquemment à la maison. Hormis les constructions neuves des migrants, peu de signes témoignent de l'émergence d'activités non agricoles. Et encore ces maisons sont-elles parfois reprises comme résidences secondaires par des citadins de Lisbonne. Bref, l'évolution semble achevée et les «retours» des migrants sur la micro-exploitation villageoise bien illusoire.

La forte baisse de population enregistrée entre 1981 et 1991 dans toutes les paroisses de la montagne (avec des diminutions souvent supérieures à 10 %) montre que le réservoir se tarit progressivement et que la situation actuelle n'est sans doute que provisoire. Sur la dernière période intercensitaire, les six concelhos qui se partagent la montagne de Caramulo ont tous enregistré un déficit migratoire et le croît naturel ne parvient plus à assurer une évolution positive. A Tondela, tous les indicateurs sont désormais au rouge et il n'est pas certain que les municipalités puissent maintenir les multiples écoles des hameaux de la montagne. A Sao João do Monte, on en recense 7 pour 88 élèves et le cas n'a rien d'exceptionnel. Cependant, le devenir de toutes les paroisses ne sera pas le même. Tout dépend de leur altitude, de leur position par rapport aux bourgs environnants et des formes de mobilité des ruraux...

3 - MONTAGNE PLURIELLE : UN DOUBLE GRADIENT

Ainsi l'organisation territoriale d'un massif aussi modeste en dimension que le Caramulo, est aujourd'hui déroutante de contrastes. Les oppositions traditionnelles entre les versants occidentaux et orientaux qui étaient fondées sur le milieu physique et les formes historiques de la mise en valeur, se doublent de nouveaux déséquilibres, plus puissants, qui reposent logiquement sur l'importance et les formes de la pluriactivité, donc en partie sur l'influence des villes périphériques. Bref, une nouvelle diversité apparaît sans se substituer entièrement au vieil ordonnancement. Un double gradient se dessine, ouest-est d'une part, depuis la plaine littorale d'Aveiro jusqu'à la dépression intérieure du Dão, méridien d'autre part, du Mondego et du bassin de Mortagua au sud à la vallée du Vouga au nord.

D'est en ouest, les oppositions sont impressionnantes. Fondamentalement, elles reposent à la fois sur des contrastes naturels et sur l'affaiblissement régulier de l'influence des villes du littoral. Le clivage physique correspond d'abord au dispositif structural. Le horst du Caramulo présente en effet, une forte dissymétrie : alors que son flanc ouest descend régulièrement vers la plaine littorale, son rebord intérieur, brutalement tranché par une faille

majeure, s'effondre littéralement sur le fossé du Mondego (*valle de Besteiros*). La lithologie accentue encore ce déséquilibre. Le massif coïncide avec un noyau granitique, excentré vers l'est et tronqué par l'escarpement signalé précédemment. Mais, fortement soulevé, il pointe au-dessus d'une enveloppe schisteuse qui constitue les longs versants occidentaux et méridionaux. L'étagement de la végétation et les formes d'utilisation du sol renforçant ces oppositions morphologiques, il s'ensuit de forts contrastes de paysages. Les impulsions urbaines et les divisions administratives règlent ensuite l'inégal dynamisme des versants.

• A l'ouest, le versant prend un aspect de Cévennes dans une topographie profondément disséquée de «serres» aiguës et de vallées étroites. La montagne s'affirme plus par la vigueur du relief que par l'altitude. L'occupation humaine s'est contractée autour de quelques villages de versants aux minuscules finages aménagés en terrasses et bordés par une forêt envahissante d'eucalyptus. Les huit *freguesias* correspondant à la partie occidentale du massif ont moins de 10 % de leur surface mise en valeur par l'agriculture et les basses densités (moins de 30 h/km²) confirment cette utilisation sous forme d'«oasis». Le reboisement sur les terres privées et

surtout sur les *baldios* repris par l'État est un phénomène récent, remontant soit à l'entre-deux-guerres (loi de 1938), soit surtout à la vague de plantations des années 1950-1960 (DEVY-VARETA, 1988). Bien adapté au milieu humide et aux sols pauvres mais surtout réclamé par des industriels et des propriétaires fonciers à la recherche de plus-value, l'eucalyptus s'est imposé. Traité en taillis sur une cinquantaine d'années, il permet 4 coupes tous les 10-13 ans et on comprend l'intérêt de ces reboisements «tirelire» pour les modestes exploitants, les négociants-paysans («*madeireiros*») ou les petits propriétaires émigrés résidant à la ville et ayant conservé leurs biens. A ces micro-parcelles s'ajoutent les plaques forestières détenues par la bourgeoisie des villes du littoral (Aveiro, Figueira da Foz). En fait, les industriels de la pâte à papier ont investi l'ouest de la montagne, soit par achat de terres, soit par location des parcelles paysannes à long terme. A côté de ces revenus spéculatifs, la forêt peut procurer des emplois mais la filière bois souffre de nombreux maux. D'une part, sur des pentes peu mécanisables, souvent plantées manuellement, l'exploitation de parcelles émiettées est délicate et coûteuse. D'autre part, certains investissements sont réduits à néant du fait de la multiplication d'incendies particulièrement destructeurs. Enfin, les circuits de transformation échappent totalement à la montagne avec de grandes entreprises installées dans la plaine littorale (par exemple 3 usines à cellulose à Figueira da Foz, une à Aveiro) et souvent contrôlées par des groupes étrangers, suédois ou anglais (DA SILVA PEREIRA, 1987).

Mais, bien placé au voisinage des villes littorales et de leurs industries, ce versant occidental bénéficie du développement des migrations pendulaires et la pratique de la double activité est devenue très générale. Le rôle moteur de la petite ville d'Agueda (10 000 habitants) comme pourvoyeuse d'emplois est décisif. L'industrie (métallurgie dominante mais aussi textile, bois et ameublement, céramique, agro-alimentaire) y est fondée sur une nébuleuse de P.M.E. (plus de 400 établissements dont les trois quarts ont moins de 50 ouvriers) et une sous-traitance généralisée ; elle s'est diffusé le long de la route N1 et sur ses abords immédiats, entraînant une mobilité accrue des populations rurales voisines (CAETANO, 1995). D'autres montagnards travaillent à Porto, Aveiro ou Figueira da Foz. Grâce à ces ressources extérieures et à la diversification de l'emploi, le déclin démographique semble enrayé. Certes, les tendances de la dernière décennie (1981-1991) demeurent presque toujours négatives mais la baisse est dans l'ensemble modérée et n'a rien de comparable avec la forte dépopulation des villages orientaux. En outre, la pluriactivité permet le maintien d'un microfundisme traditionnel (moins de 2 ha de S.A.U. en moyenne) mais rendu précaire par l'absence d'orientation commerciale.

• Vers les landes des sommets et dans la partie orientale, les paysages sont plus ouverts. Les foyers agricoles-alvéoles dans les hautes surfaces, combes des versants- se dilatent davantage entre les pinèdes et les nudités pierreuses des chaos de granit. Les reboisements promus par les résiniers sur les anciennes terres collectives aliénées par les petits paysans ou par l'État, ont été à la fois plus précoces (dès le XIX^e siècle) et moins massifs qu'à l'ouest puisque les landes occupent encore les plus hautes surfaces. En vérité, l'espace utilisé atteint 15 à 20 % de la surface totale et même s'il continue à se rétracter, on n'est pas surpris de trouver là un bastion de la petite culture paysanne intensive. Sur de modestes tenures (2 à 3 ha de S.A.U.), la polyculture vivrière traditionnelle s'impose en association avec de rares spéculations commerciales vers le bas (orangers, marges du vignoble du Dão) ou des ateliers hors-sol dont l'implantation a été stimulée par les industriels de Caramulo, du pays de Besteiros ou de la vallée du Vouga. A Varzielas, le lait d'une quarantaine de petits producteurs (en moyenne 10 l/jour) est collecté par la lointaine coopérative d'Oliveira d'Azemeis. Au total, le tissu humain est encore vivant, avec des densités supérieures à 30 h/km², voire à 50 dans le pays de Besteiros. Toutefois, on le sait, cette agriculture gérée par une population vieillie et féminisée est affaiblie. Il s'ensuit des caractères qui opposent sans ambiguïté ce versant aux régions occidentales. Tout d'abord, les tendances démographiques sont fréquemment négatives et les derniers recensements (1981-1991) signalent des pertes records avec un déclin qui se poursuit souvent à un rythme de 1,5 à 2 % par an (Cambra, Fornelo do Monte, Silves, Varzielas, Arca, Guardão, Barreiro de Besteiros). De la même façon, ceci allant d'ailleurs de pair avec cela, l'intervention motrice des citadins ou des pôles industriels est trop modeste pour entraîner un net redressement. Les projets de relance de la petite station touristique et thermale de Caramulo semblent bien insuffisants même s'ils peuvent faire renaître des formes traditionnelles de pluriactivité et créer quelques emplois saisonniers.

Les ressources extérieures font donc largement défaut aux petits exploitants au moins dans les plus hautes paroisses et si l'émigration lointaine s'est souvent manifestée, elle semble avoir encore accusé le retard agricole. Constatons cependant que de nouvelles dynamiques se dessinent dans les communes qui se trouvent à distance raisonnable des petites villes de Tondela, Vouzela voire Viseu. A l'image de la plaine littorale, une industrie rurale (agro-alimentaire lié à l'élevage avicole, mécanique, menuiserie, pharmacie, bâtiment) se diffuse dans le bassin du Dão, à l'initiative d'entrepreneurs locaux et sous l'impulsion urbaine. L'offre d'emplois est telle que les industriels commencent à puiser dans les réserves de main-d'œuvre de la montagne,

alimentant des migrations alternantes. A Silvaes, commune montagnarde isolée, sur les 89 actifs, on compte déjà 30% d'ouvriers (surtout masculins) ou d'employés alors que l'agriculture ne représente plus que 60% des emplois.

Du nord au sud, les dissemblances sont également sensibles, de part et d'autre des plus hautes communes qui viennent d'être décrites.

- Le versant septentrional, au-dessus de la vallée du Vouga, maintient mieux sa population et conserve un tissu humain encore solide (densité voisines de 50 h/km²). L'agriculture y présente un visage cohérent avec des exploitations menues mais qui occupent plus de 20 % du sol, entretiennent un cheptel bovin laitier plus étoffé et possèdent de nombreux ateliers avicoles. Ces facultés novatrices sont encouragées par les industries agro-alimentaires dont le rôle d'encadrement technique a été parfois déterminant qu'il s'agisse des laiteries ou des abattoirs de volailles de la vallée du Vouga. Ainsi, dans la paroisse de S. João do Monte, une quinzaine de petits producteurs livrent quotidiennement leur lait à la coopérative de Santa-Cruz da Trapa (pays de Lafões). Cette relative vitalité est de toute évidence, à rattacher à un certain équilibre économique liée aux interventions urbaines du pays de Lafões et de la vallée du Vouga. Dans l'axe de la route IP 5, le degré de diversification des activités est en effet élevé, qu'il s'agisse d'une petite industrie diffuse ou du rayonnement des chefs-lieux de *concelhos* d'Oliveira de Frades, Vouzela, voire Viseu plus à l'est.

- La partie méridionale doit d'abord sa personnalité au paysage de montagne schisteuse et aux immenses forêts d'eucalyptus qui la couvre : l'agriculture, réduite à de modestes finages, utilise moins de 10 % du sol tandis que diminue la superficie moyenne des exploitations (1,5 à 2 ha). De petits troupeaux ovins viennent compléter la polyculture traditionnelle et seuls quelques élevages avicoles ont essaimé depuis le pays de Besteiros ou le bassin de Mortagua. A de rares exceptions près, le déclin démographique s'installe sur ces vastes étendues particulièrement isolées, jamais très peuplées et où vivent désormais moins de 40 h/km². On s'en doute, cette situation provient du rayonnement limité de villes trop petites et de l'absence de toute diversification des activités. Ainsi, à Mosteirinho, paroisse méridionale du *concelho* de Tondela, au recensement de 1991, on comptait un centaine d'actifs dont 9 sur 10 étaient encore agriculteurs ! Certes, ce versant se range dans l'orbite de Coïmbra, métropole bien plus puissante, mais les migrations quotidiennes sont rares et ne concernent que les communes périphériques ou les vallées «ouvertes» en direction du Mondego.

Dans sa globalité, la Serra de Caramulo illustre le cas d'une montagne du centre Portugal dont les traditions rurales faites de pauvreté et d'isolement sont profondément remises en cause. Certes, l'ordonnement des paysages agraires et le morcellement foncier demeurent presque immuables et les systèmes agricoles fondés sur la petite culture autarcique ne se transforment que lentement. En revanche, les hommes et leurs activités ont beaucoup évolué au cours des dernières décennies. Démographiquement d'abord, le Caramulo est désormais fragilisé. La dépopulation, longtemps ralentie par des naissances nombreuses qui rétablissaient les réserves humaines amputées par les départs, affecte désormais les paroisses de la montagne. A la ponction de l'émigration viennent s'ajouter les pertes par dénatalité et le déclin menace de s'aggraver. Économiquement ensuite, il est clair que l'agriculture vivrière d'autrefois est inadaptée tandis que l'isolement est rompu et que de nouvelles exigences commerciales ne tarderont pas à s'imposer. Les espoirs d'une diffusion générale de l'aviculture hors-sol étant illusoire, l'activité agricole ne risque-t-elle pas de devenir accessoire, sans véritable fondement économique ? Alors qu'il est souvent entretenu grâce aux femmes ou à des exploitants âgés, l'espace cultivé ne va-t-il pas se rétracter, certains terroirs étant déjà grignotés par la friche et la forêt ? A en rester à ce sombre constat économique et social, on serait amené à conclure à une inéluctable déprise du Caramulo, moyenne montagne portugaise en «retard», ouverte depuis peu et donc à peine frappée par des mécanismes destructeurs qui ont atteints plus tôt d'autres territoires ruraux européens. Pourtant, cette approche en terme historique n'expliquerait pas le paradoxe de hautes terres encore vivantes, conservatoire de traditions, étonnamment chargées d'hommes avec des densités qui excèdent très largement celles observées dans d'autres massifs méditerranéens, où l'abandon a été à la fois rapide et généralisé. En définitive, le phénomène récent le plus spectaculaire réside dans une adaptation originale, résultat d'une mobilité et d'une pluriactivité qui, plus qu'ailleurs, est devenue une pratique généralisée. De l'addition de ces ressources extérieures résulte le maintien de fortes populations et d'une personnalité agricole apparemment immobile. Toutefois, si ce système relativement cohérent définit la vie rurale actuelle, il ne parvient pas à assurer la prospérité de ces *serras*, trop longtemps sollicitées par une émigration continue et où l'agriculture est extraordinairement précaire. La géographie locale s'en trouve bien compliquée en fonction de l'inégale pénétration des influences urbaines et industrielles qui désormais commande le devenir de la montagne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BIROT P., (1949).- *Le Portugal*, Armand Colin, 222 p.
- CAETANO L., (1995).- Les nouveaux districts industriels dans le développement récent du Portugal : le cas du centre littoral.- *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 70, n°1, p. 51-59.
- CARRIÈRE J.-P., (1989).- Les transformations agraires au Portugal, crise, réformes et financement de l'agriculture. *Economica*, 148 p.
- DA SILVA PEREIRA J. V., (1987).- Algumas considerações acerca do espectro florestal português, seu interesse económico e social. Coimbra, *Cadernos de geografia*, n°6, p. 159-176.
- DA SILVA PEREIRA J. V., (1988).- *A serra do Caramulo, desintegração de um espaço rural*. Fac. des Lettres, Université de Coimbra, 612 p.
- DAVY-VARETA N., (1988).- La question du reboisement au Portugal, un processus de longue durée. *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, t. 59, n° 2-3, p. 159-186.
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTATISTICA (1993).- *Portugal agrícola*.- Lisboa, INE, 258 p.
- RIBEIRO O., (1949).- *Le Portugal Central*, Lisbonne, Union Géographique Internationale, 180 p., 10 fig. et XXII pl. photo. h.-t. (réimpression 1982).

Notes:

¹ Cet article résulte d'une mission effectuée au Portugal en octobre 1994 dans le cadre des accords entre les Universités de Coimbra et Clermont-Ferrand. Nous tenons à remercier J.V. DA SILVA PEREIRA qui nous a réservé le meilleur accueil et nous a parfois accompagnés sur le terrain.

² Par exemple, selon le dernier recensement agricole, la paroisse de Silvares compte 2 tracteurs, celle de Varzielas 5, soit environ un tracteur pour 20 exploitations et pour 50 à 60 ha de terre utilisable !